**Les prémices**

Le train traverse maintenant le centre de la France à grande vitesse. On arrivera après la nuit c’est certain mais il est impossible de savoir si les voyageurs pourront profiter du lever de soleil italien ou si l’on devra se contenter de débuter sa journée à l’heure du déjeuner. Ann regarde par la vitre, puis autour d’elle, avant de soupirer. La chaleur est de plus en plus pénible depuis la traversée de la Loire. C’est l’été. Elle se vantile avec son carnet, le pose, prend son stylo pour le reposer à son tour. Décidément, elle est indécise*.* Elle s’approche de la vitre ou elle discerne son visage, elle entrevoit le reflet de ses yeux, qui dansent avec le mouvement du train, chorégraphie silencieuse qu’elle suit, sourire aux lèvres. On sort du tunnel. Ann regarde par la vitre le paysage qui défile. Les villes ou plutôt les villages sont baignés par la lueur du coucher de soleil. Les maisons sont ensoleillées, immobiles et familières. On aurait presque pu les croire fausses. De simple mise en scène divertissante pour les voyageurs des trains, une illusion du cœur de la France. Elle s’amuse à imaginer l’existence du vieil homme que l’on voit ramasser ses affaires avant de refermer sa porte bleue. Un vieil homme qui attend la mort avec assurance, la regarde venir, et un sourire plein de regret et d’ironie éclaire alors son visage. Il ne lui en veut plus comme lorsqu’il était gamin. Il admire le train qui siffle. Il le regarde passer et sans aller. Et il s’en retourne s’asseoir dans l’unique fauteuil de la pièce, avec dans le grand miroir le reflet qui lui fait face, des cadres des amours anciens, riant. Leur existence n’était finalement pas infinie et il n’en reste qu’un reflet amer et vaporeux, comme sa mémoire.

Elle se lève et jette un coup œil rapide à la navette. Une femme de trente ans, qui somnole, un livre à la main. Une mère qui menace de retirer un ordinateur à un enfant désobéissant et un jeune homme, écouteurs dans les oreilles qui contemple le plafond. Voilà donc la joyeuse compagnie qui l’accompagnera à Rome. Un voyage, enfin. Un rêve, qui dans quelques temps n’en sera plus un. Un pèlerinage plutôt, pour elle-même, pour trouver un lieu parfait, un endroit rien qu’à elle, qu’elle pourra construire et habiter pleinement. Est-ce illusoire d’imaginer l’Italie tel un buffet gargantuesque partagées par des érudits heureux qui ne demande rien de plus qu’un autre verre de vin ? Ann s’y plaira, elle le sent. Elle imagine déjà son portrait réalisé avec habilité par son amant, un Botticelli moderne ou un quelconque poète qui se vouera corps et âme dans des sonnets qui vanteront sa beauté farouche et son irrésistible manque de pudeur et de décence. Que de beauté, que de bonheur. Un vrai comte de cinéma. Un bruit de porte surprend Ann de sa dolce vita. Elle se redresse et balaie la pièce du regard. Elle hésite à sortir une cigarette, elle est prise d’une subite envie de fumer. Le jeune homme se tourne vers elle au même moment. Il semble beau, même très beau, elle ne l’avait pas remarqué auparavant. Il baisse les yeux et croise ceux d’Ann. Elle ne lui donne pas plus de 17 ans. Il se lève et s’avance vers elle.

« -Vous auriez un feu, mademoiselle ? Elle a envie de rire. « -Seulement en échange d’une clope », sourit-elle.

Il cède, amusé comme l’est un jeune de 17 ans devant les prémices d’un jeu de séduction qui pourrait bien durer la nuit entière. Bien sûr, il commence par observer sa compagne de jeu, une petite brune avec un visage pâle qui fait ressortir ses taches de rousseurs.

 « -Et sinon, ton nom à tout hasard… ? risque-il, afin de la refaire causer un peu.

 « -Ann. Ann à l’amérlo, sans -e. Pas de romantisme pour moi. Et toi ?

« -Gustave. J’ai assez de romantisme pour deux, je pense ». La partie commence. Ils s’observent mutuellement, se décrive, se dévore. Les yeux ne font plus nullement le travail seul, il y a quelque chose de presque animal dans cette rencontre entre ces deux êtres. Le désir certes, mais surtout leur besoin de se sonder, de s’étudier, comme si, sans un mot on explore une âme, cherchant dans chaque faits et gestes, une pièce du puzzle. Puis vient ce moment ou ni l’un, ni l’autre ne sait quoi dire. Alors on attend.

Le temps passe, le train s’arrête à une gare au niveau de Bordeaux. Au loin on entend l’église sonner six heures. Gustav s’approche d’Ann. Il lui propose de l’accompagner faire une marche dans la gare durant l’arrêt du train, ce qu’elle accepte. Elle se met alors à parler, tout d’abord très bas, puis avec plus d’assurance. Une histoire. Elle relate ses souvenirs dans cette jolie ville. C’est étrange à tel point ça lui parait familier et si loin d’elle à la fois. Comme un endroit qui lui appartenait, dont elle connait chaque recoin, chaque secret mais trop loin pour le rattraper. Pourtant rien n’a changé, les souvenirs sont conformes, les sensations, intactes. Drôle de sentiment la nostalgie. En temp normal, il n’est jamais très beau, il lui soulève les entrailles et elles se retrouve suffocante comme prise d’un mal qui l’englobe sans qu’elle n’en connaisse vraiment la raison. Mais à ce moment précis il ne se présente que sous la forme d’une berceuse qui lui donne voix, à qui veut bien l’écouter. Le souvenir d’une promenade dans les vignes, lui revient subitement. Elle désire le partager.

 « -On se retrouve chez des amis vignerons. On est heureux, oh oui, mais il fait très chaud. Ils nous proposent des glaces, des gâteaux au riz et du jus. On s’amuse beaucoup, on court dans champ de vignes. Le raisin est amer, pas vraiment mûr. Il fait vraiment très chaud. Le soir, on rentre chez mes grands-parents, une bouteille à la main. Ils sourient et préparent les serviettes pour la piscine en plastique. Les adultes sont à l’apéro et nous sortons de l’eau pour voler quelque chips. On passe des tenues légères pour le diner. Le téléphone sonne. Un ami va passer. Il nous fait bien rire et chante des chansons paiarde franchement grossières. On adore. On repart tôt, la nuit n’est pas tombée. De toute façon, en été, le jour est permanent pour les enfants. »

Elle se tait aussi naturellement qu’elle avait commencé à parler. Il l’a écouté, attentivement, vibrant. Un sentiment étrange s’éveille en lui. Il a envi de la prendre entre ses bras. Il se sent ému de cette confidence, il veut la chérir comme si elle lui avait confié une sorte de trésor. Elle lui apparait alors plus enfantine, et submergé par cette tendresse, il aurait voulu lui rendre une déclaration aussi personnelle. Il lui prend le bras pour la ramener au train et la tirer de ses souvenirs qui l’accapare désormais tout à fait. Elle le suit, déambulant dans la gare un peu perdue, avec le sentiment amer d’abandonner la ville une deuxième fois, de la laisser partir au loin de nouveau.

Les jeunes gens se rassied, côte à côte, hésitant à se toucher, à s’avancer. Le périple est encore long avant d’atteindre l’Italie, il leur semble qu’ils ont encore une interminable nuit devant eux avant de se laisser. Puisse-t-elle être éternel. Ann sort un livre. Durant la soirée, les esprits s’éveillent un peu. On commence à entendre des couples rires, des voisins de siège qui sortent un maigre pique-nique fait de restes ou ceux, qui à l’inverse, décident d’inaugurer les vacances par un copieux repas. Les lumières du haut de la cabine s’allument. On aurait dit une gigantesque pièce illuminée par des bougies pendues au plafond. Cette chaleur qui en émane entraîne chacun dans une bulle de familiarité et enivre comme si l’ont été au cœur d’une fête de Noël, charmante et conviviale.

Les habitants du wagon d’Ann se répartissent joyeusement les couchettes, le lit en hauteur du fond, plongé dans les ténèbres, revient au couple de jeunes gens. Ils se sourient. Ils se sentent adulte. N’est-on pas grand si l’on dort avec son amour, inconnu, dans un lit rien qu’à nous, seul, dans un train ? Peut-être que non, on ne l’est pas. Ils sont juste deux enfants qui jouent, qui expérimentent. Et ne pas le savoir rend la chose plus folle encore.

Soudainement, le train marque un arrêt. Et d’un coup le noir se fait dans la navette. On se cogne contre les autres et les sièges. L’obscurité qui règne en maître surprend d’abord, puis effraie. Les voyageurs commencent à se demander son origine et la raison de l’arrêt du véhicule.

 Des annonces vocales sont distribuées. Rien de plus qu’une simple panne de courant, qui ne devrait pas durer plus d’une heure. La solution n’est autre que la patience. Alors on se serre les uns contre les autres, on se prépare pour la nuit qui nous attend. Le silence se fait petit à petit, comme si en éteignant les lumières, on avait également endormi les voyageurs excités de la veille. Ann et Gustav sont tous deux seuls éveillés et calmes au milieu de cette pagaille, mais ça leur importe peu, le reste des passagers à une importance bien moindre à leurs deux yeux. La lune éclaire leur lit. Ils se taisent pour le moment, chacun attentif à ces propres pensées, cherchant un fil conducteur dans leur esprit trop emplis et trop confus, pour pouvoir y aligner des idées claires. Les questions fusent du côté d’Ann. Ces questions pénibles mais inévitable sur la façon d’aborder le reste de leur temps. Devrais-je lui proposer de passer la nuit avec moi ? Je sais bien qu’il ne dort pas non plus, alors pourquoi ne pas lui parler. Ce serait adorable et romantique de discuter de nous, dans un wagon-lit, lors d’une panne de courant. On pourrait s’aimer puis demain se quitter et chérir cet amour en nous, un souvenir magique d’un amour tragique et lointain, songe-t-elle. Mais elle n’ose pas prononcer le moindre mot. La peur de se découvrir trop, de se renvoyer sa propre fragilité, s’il ne semble pas intéressé, et son orgueil lui empêche de dire mot. Quel difficulté ce jeu de la séduction. De plus, Ann est certaine qu’il l’aime bien lui aussi. Des regards, des touchers furtifs le lui laissent comprendre. Mais elle a 15 ans. La protection de son égo prend le dessus sur chacun des risques qu’elle voudrait prendre. Il semble comparable à un grain de sable sur la plage, qu’elle tient au creux de ses mains, prêt à s’envoler à tout moment, incontrôlable. Elle aimerait une forme plus compacte, qu’elle pourrait garder en toute sécurité. Gustav, lui, voit, depuis leur arrêt à Bordeaux, naitre en lui une affection grandissante pour la jeune femme, ainsi la peur de la voir lui échapper par couardise, et être bercé de regrets plus tard, le décide à relancer une conversation.

« -Ann ? je me sens un peu idiot, car je ne t’ai même pas demandé pourquoi tu partais toi, découvrir le soleil de l’Italie, chuchote-t-il lentement. Ann se tourne vers lui, son visage se retrouve juste en face du sien, et, malgré l’obscurité, il discerne la forme de son visage et le blanc de ses yeux vifs, qui le regarde à la manière d’une enfant. Elle parle vite.

« -Pour rien, en réalité. Une envie pressante de changer d’air. Et l’Italie est, dans mes rêves depuis que je suis petite. Elle marque une pause, rit et ajoute :

 « -Mais je m’en fais probablement une vision déformée. C’est toujours comme ça avec moi, j’ai ma vision de la réalité et elle n’est jamais conforme mais malgré tout ce que je lis ou je vois, cette vision des choses demeure inébranlable.

« -Je ne sais pas, je pense que c’est un peu le cas de tous. On a tous une réalité différente des autres, c’est normal, aucune n’est vraiment la vérité vraie. Moi aussi, parfois, je ne vois pas les choses comme tout le monde.

« -Oui c’est peut-être vrai. Mais après non, je sais qu’il y a une forme de vérité universelle, une base de vrai, des éléments primaires que tout mon déni contredira toujours, quand ils seront réellement, impossible à mettre en doute. Elle s’était levée en parlant, la conversation l’avait remuée et elle essayait maintenant plus de se battre contre sa propre raison, de se trouver des arguments que de débattre avec Gustav. Elle se radoucit peu à peu, sachant injuste, les raisons de son agacement. Il répondit alors :

« - Non, je ne suis pas d’accord. Je pense qu’il y a autant de visions de la réalité qu’il n’y a de personne sur cette planète. Et les choses élémentaires peuvent-t-il être des faits avérés, ton interprétation personnelle sera et doit être différente. Alors certaines interprétations sont plus douces ou noires, ou imagée, ou romantique, ou poétique. Et c’est pour cela que l’on est optimistes, pessimistes, rêveur… Et c’est aussi pour cela que l’on devient écrivain, danseur, architecte. La question du point de vue est primordiale dans un tableau. Et au cours de ton existence, elle variera. Tu as 15 ans, je te rappelle.

« - Je dois admettre que tu as raison sur ce coup. Elle souriait maintenant, pleinement. Sans vraiment savoir pourquoi, il l’avait ôtée d’un poids ; elle redevenait libre, comme lorsqu’elle était enfant. La réalité c’est une question de point de vue, comme dans un roman. Pouvoir penser différemment et la percevoir différemment, comme Ann le faisait toujours. En voilà une chance ! Elle avait soudain une grande envie d’embrasser son compagnon de voyage. Elle le regarda du coin de l’œil, ses cheveux bruns, ses yeux bruns aussi, son corps tout en longueur tenait mal sur le petit lit du wagon. Elle le trouvait tout de même particulièrement beau. Alors elle s’avança vers lui et pressa ses lèvres sèches et chaude contre les siennes. Il lui rendit son baiser avec une douceur infinie et elle crut y percevoir aussi une forme de soulagement, mais elle ne sut dire si c’est parce que c’était elle qui s’était risquée à faire le premier pas ou s’il avait simplement eu peur, au préalable que ce moment n’arrive pas de la nuit. Il l’étreignait après cela longuement, et marquait des pauses pour se décider à l’embrasser pour de bon. Ils finirent par se décider à sortir de peur de déranger leurs voisins dormeurs. L’air dehors était délicieux. C’était celui des soirs d’été chaud, ou la température t’enveloppait dans un grand manteau mais ne devait jamais pesante ou suffocante, juste agréable et réconfortante. La lune était haute et la gare sentait le parfum de la ville en mouvement, à l’extérieur Ils marchaient, sur les quais déserts, ne disant pas un mot, se contentant de la présence de l’autre. Ce moment unique aurait pu être tiré d’un film. Bientôt, ils s’allumeraient une cigarette et sortiraient de la gare, comme s’ils oubliaient tout du train et du voyage. Ils se baladèrent longuement et arrivèrent enfin devant une petite porte bleue coincée entre deux bosquets de lilas, le parfum embaumant l’air et inviter les inconnus à observer cette curieuse porte. Une femme les devança alors. Grande, blonde, la quarantaine, un faux air d’actrice déchu en manque de drogues, que diable, soient-elles. Elle regarda les petits postés devant la porte et dit :

« -Et bin quoi, vous voulez entrer ? Mais vous pouvez. Vous verrez, je vis avec de fous, amoureux à en mourir de tout ce que la race humaine a à offrir. C’est très plaisant, ils sont charmants et très drôles. Mais allez, venez, venez je vous dis, vous en avez b’soin.

Alors on rentra. Une explosion de couleur et de lumière illumine soudain les nouveaux venus. Un cabaret, un palais des merveilles se dresse devant eux. Un opéra vivant, mélangeant les libertés et les expressions de l’art et de l’humanité de la plus simple des façons, celle que l’on n’avait oublié. La pièce est joliment éclairée de lumières de toutes provenance et de toute couleurs. Des points de lumière qui éclabousse la pièce de leur gouttelette d’or. Ainsi le visage des danseurs fous est à la fois le plus chaud et le plus froid à quelques instants d’intervalle. On distingue des lustres magistraux et des projecteurs de cinéma qui donne à la pièce un mélange exquis de modernité et d’époque C’est une large pièce, qui était assurément une salle de spectacle à une époque révolue ; On distingue encore la scène, légèrement surélevée ou règne désormais en maitre les musiciens et les buffets, que l’on peut qualifiait d’orgies, pour l’un ou l’autre d’ailleurs. La fosse a totalement disparue, remplacée par une gigantesque piste de danse plutôt singulière, puisque l’on y remarque des pétales de fleurs et des sculptures, comme une représentation minime des jardins d’un château. Et les danseurs déambulent entre ces objets, sans ne jamais sembler prisonnier dans leur danse, par cette présence incongrue. Les loges (car il s’agit vraisemblablement d’un ancien théâtre à l’Italienne) ne sont remplies que de toiles, de photos accrochées au mur du bâtiment, en recouvrant peu à peu les piliers reliés au plafond, si bien qu’il nous semble, en levant les yeux, qu’il y a des visages, comme des papillons, qui s’envole et admirent les artistes danser la valse. Au-devant de la scène, sur un superbe écriteau, on peut lire « Le grand buffet ». Ann et Gustave sont ébloui par la magie ambiante. Les gens se pressent vers eux, tous plus aimable, plus serviable, plus gentil. Ann est invitée à danser. Elle accepte, et danse alors une valse qui n’obéit en rien aux lois des chorégraphiques traditionnelles. Ann n’a jamais rien vu de plus beau. Les Folies-Bergère en Italie. Un cabaret et atelier à la fois. Un endroit où elle se sent vibrante, enfin

Elle se met à chercher la femme qui leur a permit d’entrer. Elle la voit enfin, belle, libre et certainement ivre. Elle s’avance vers elle, presque admirative sans trop savoir pourquoi, de cette inconnue qui pourtant lui semble familière, dans son mode de vie peut-être. Finalement c’est elle qui vient vers Ann. Et sans un mot de liaisons, elle lui parle de futur, d’absurdité, du manque de culture, d’amour, dans la société d’aujourd’hui. Elle le prend à cœur.

« -Tu verras un jour, tu ne pourras plus les voir ces absurdités du système. Tu ne seras qu’une ombre des autres, un mouton qui ne réfléchit plus, et finalement n’aime plus vraiment non plus. C’est ce à quoi tu es programmé, toute jeune. On te calquera des idées, une opinion, des valeurs, si ce mot a vraiment un sens. Et tu ne seras plus rien qu’un être chétif, qui attend un guide pour le sauver. Je ne te fais qu’une description réaliste ici, de mon point de vue, évidemment.

« Mais alors quoi ? implore Ann, alors quoi ? Qu’est-ce que je suis supposée faire ?

« La fête, ma puce. La fête. Elle attrapa à la volée une coupe de champagne et la but d’une traite, pour appuyer ce qu’elle venait de dire. Puis elle repartit avec le mouvement de la danse, entrainée et éloignée par la foule. Ann demeurait interdite. Elle ne se souvient pas de Gustav avançant vers elle, pour la faire danser un peu, puis se rediriger vers la gare. Il lui prend la main amoureusement, elle le regarde avec effroi. Elle sort de sa torpeur au moment de remonter dans le train.

« -On a eu de la chance qu’il ne soit pas encore parti. Mais quelle soirée, clama Gustave, avec une voix trop indifférente au gout d’Ann. Mais pourquoi, pourquoi était-il parti et pourquoi elle l’avait suivi, comme une sotte, sans même se demander ce qu’elle voulait, elle. Enfin en même temps, elle-même ne savait plus trop non plus ce qu’elle désirait, à ce moment précis. Elle ne pensait plus qu’a cet endroit. Alors voilà qu’Emma avait raison, depuis le début. Finalement, elle était déjà un mouton, elle était partie parce qu’elle devait partir pour reprendre le cours de son existence morne et le voyage en train. Et alors, une pensée la frappa puis l’apaisa.

Un parcours. Son existence se résumait à cela. Aucun endroit ne sera jamais suffisant pour la garder saine tout au cours de sa vie. Le vrai sens, celui qui éveille ; c’est ce train qui s’en va, abandonnant une chose, pour en trouver une autre. Rester au « Grand Buffet » n’as pas plus de sens, dans sa quête du bonheur, si elle veut vraiment se développer et s’élever elle doit vivre toutes les expériences. Les belles, les folles, les tristes. Et ainsi, elle pourra avoir autant d’aisance qu’Emma, un jour. Mais pour cela elle doit suivre son conseil. La fête, partout, tout le temps. La vie en itinérance, en fête. Et un jour, quand elle en sera capable, elle reviendra au bal et dansera toute la nuit, et sourira, heureuse. Elle attendra.

Le reste de la nuit se passe. Le train est reparti et le jour se lève derrière la vitre. On arrive en Italie. La mer apparait, puis les villages, et les italiens. On monte et descend du train sans arrêt. Gustav et Anna, regarde les oiseaux qui hurle derrière la vitre. Ils rigolent, et le terminus arrive enfin. Ann attrape son sac d’une main et se rue dehors, mais le soleil l’éblouie, elle plisse les yeux douloureusement. Gustave sort à son tour. Ils se regardent. Il la trouve charmante, et le lui dit. Elle le remercie d’un baiser rapide. Elle passe ses cheveux derrières ces oreilles d’un geste nerveux. Il lui serre la main, avec force et douceur à la fois. Derrière eux, le train s’en va. Son voyage, à lui, aura été court. Des mots s’envolent.

« -Au revoir, Gustave.

« -Au revoir, Ann.

Il la regarde se retourner, d’abord hésitante puis plus confiante. Il fredonne un vieil air de jazz. Elle se retourne une fois, un sourire aux lèvres, agite sa petite main, et se retourne vers l’Italie qui s’offre à elle. Puis elle disparait dans la foule.